

# *Quelques considérations sur les Aphorismes du Nouveau Monde*

Aliénor Forget

Deux ans avant de quitter ce monde, Emmanuel d'Hooghvorst écrivit à son frère Charles : « Je me propose de réunir sous le titre « Aphorismes du Nouveau Monde », toute une série de sentences qui me sont venues au cours de ma vie initiatique, comme celles que j'ai mises sous le nom d'Hermès en épigraphe de certains de mes articles »<sup>125</sup>.

Malgré qu'EH ait regroupé et intitulé ces sentences, il ne souhaitait pas les faire connaître de son vivant. Quand il se résolut finalement à les envoyer à la revue *Le Fil d'Ariane*, la poste prit du retard et le manuscrit ne parvint à destination que quelques jours après son décès. Il n'en connut donc pas l'édition.

Le style dense et mystérieux de cette œuvre de maturité faisait dire à Charles d'Hooghvorst qu'avec l'article « Le Roi Midas », les « Aphorismes du Nouveau Monde » étaient « l'œuvre prophétique » de EH. Il est vrai qu'à la lecture, on ne peut que sentir le parfum de la Muse divine qui souffla à son auteur ce texte lourd de sens.

Le titre lui-même est assez explicite : les « Aphorismes du *Nouveau Monde* », c'est-à-dire du nouvel homme, de l'homme régénéré, ou encore de l'androgyné parfait ayant réuni le haut et le bas, la droite et la gauche, la femelle et le mâle. Ces

---

<sup>125</sup> Lettre de EH à Charles (07/07/97). Les aphorismes 11 et 36 se retrouvent en effet en épigraphes des articles intitulés, respectivement, « Histoire Juive IX » et de « La Barbe Bleue », et sont signés « Hermès ».

aphorismes n'appartiennent plus à ce monde-ci mais au monde à venir.

Le nom d'auteur confirme leur origine. Comme nous l'avons lu dans l'extrait épistolaire cité plus haut, Emmanuel d'Hooghvorst se prit à signer « Hermès » certaines de ces sentences. Or, qui oserait, sans craindre les foudres d'en haut, user de ce divin pseudonyme sans être inspiré ? Hermès-Mercure est le messager des dieux, ainsi que le dieu des orateurs. De plus, « Hermès » vient du grec ἔρμα qui signifie « fondement ». C'est donc un fondement, un sacrum régénéré, qui dicta ces aphorismes.

L'acrostiche  $\text{EH}$ , sous lequel signait généralement l'auteur n'est, lui non plus, pas anodin. Il arrondissait les angles de ces lettres et les liait entre elles, de manière à leur donner la forme d'une ancre de bateau. Or, l'ancre étant la partie la plus basse d'un bateau, elle rappelle également ce fondement sacré, lieu de toute révélation. L'auteur commentait lui-même ce symbole en disant : « C'est Uranus ( $\text{U}$ ) le ciel dans la terre céleste ( $\text{H}$ ) »<sup>126</sup>.

Commenter ces 103 aphorismes serait une œuvre bien ambitieuse. Nous nous contenterons ici d'aborder les cinq premiers, sans prétendre aucunement en avoir compris le sens authentique puisqu'il faudrait pour cela, comme l'auteur, obtenir les faveurs d'une Muse. Néanmoins, quelques étymologies et quelques remarques ou considérations permettront, nous l'espérons, de se familiariser avec leur style et d'en savourer encore mieux la densité.

Avant d'entrer dans le vif du sujet, il nous reste à signaler qu'EH a choisi en épigraphe pour cette œuvre, un des derniers *Vers d'or* pythagoriciens : « Prenant pour guide l'excellente pensée d'en haut ». Puisse donc cette excellente pensée d'en haut nous guider dans la lecture de ces aphorismes comme elle guida l'auteur qui les écrit !

---

<sup>126</sup> Ce qui donne quelque chose comme ceci :  $\text{EH}$

## 1. J'ai cuit le charme de la lune et j'ai bu l'or potable, dit l'Élu des Philosophes.

Curieuse entreprise que de cuire le charme de la lune... Dira-t-on qu'il s'agit là d'une simple recette ? « Recette », certes, puisqu'il faut *recevoir* ce charme par grâce divine et non s'épuiser en chimie vulgaire, sans prière. Après avoir reçu ce don, il est alors bien aisé de laisser le charme lunaire croître naturellement en or potable.

Mais voyons plus précisément de quoi il est question :

Le mot latin *carmen*, d'où provient le terme « **charme** », renferme plusieurs sens, non sans rapports les uns avec les autres. On pense tout d'abord à celui de « chant », qui désigne tant le son de la voix qu'une composition poétique (ainsi, par exemple, *l'Énéide* est divisée en « chants »). Par extension et puisque, pour les Anciens, toute œuvre poétique doit être inspirée par les Muses, *carmen* signifie aussi « parole magique », « enchantement », « charme magique », et même « prophétie ».

On lui trouve encore le sens très concret de « carde » ou « peigne à carder ». C'est que la prophétie, telle la laine non dégrossie, est une matière brute qu'il faut affiner, peigner, transformer en fils ténus. Voilà précisément le sens de l'expression virgilienne *deducere carmen*<sup>127</sup>, *deducere* signifiant « faire descendre », « déduire ».

EH a recours au mot « charme » à deux endroits du *Fil de Pénélope*, qui ont attiré notre attention et sont frappants par leur ressemblance :

- Il dit du rêve des lotophages, ces hommes que l'absorption des fleurs de lotos rend totalement amnésiques : « Ce *charme*<sup>128</sup> est un dol sans durée. »<sup>129</sup>

---

<sup>127</sup> Cf. e. a. Virgile, *Bucoliques*, VI, 5.

<sup>128</sup> Ici et partout ailleurs dans les citations, les mots en italiques sont de notre fait.

<sup>129</sup> Emmanuel d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., t. I, p. 36.

- Et encore, en commentant le passage de l'*Odyssée* où Ulysse et son équipage s'approchent des dangereuses sirènes dont les voix superbes séduisent les navigateurs, il explique : « Le *charme* des sirènes est celui d'un chant mélodieux, sans doute, mais dans la gamme d'une octave élevée. Ô fatalité d'une musique *charmante* dont la magie, pourtant sans gravité, tua le pur amour auquel est destiné l'Huë [...] ! »<sup>130</sup>

Ainsi, outre l'étymologie, l'emploi du mot « charme » dans ces deux passages confirme qu'il est associé au rêve et à ce qui est élevé.

Quant au lien qui existe entre le charme et la **lune**, on le retrouve dans un vers de Virgile : *Carmina vel caelo possunt deducere lunam*<sup>131</sup>, « Les charmes ont jusqu'au pouvoir de faire descendre du ciel la lune ». Une matière subtile descend pour prendre corps, un corps lunaire qui deviendra de plus en plus lumineux au fur et à mesure de la cuisson.

Dans un autre aphorisme très proche de celui que nous étudions ici, EH donne des précisions quant à cette **cuisson** : « Regarde ton Hermès que nie sotté Église, et cuis le charme de la lune *en Marie*. »<sup>132</sup> Une fois que ce charme a été capté et fixé dans le fondement, nommé ici Hermès (rappelons que ἔρμα en grec signifie « fondement »), il peut être cuit en Marie, c'est-à-dire au bain-marie : c'est la douce et lente cuisson indispensable au mûrissement de l'Œuvre. Les charmantes paroles mariales ou lunaires cuisent alors jusqu'à mettre au monde le Christ, l'or.

L'**or potable** rappelle la liqueur dorée contenue dans la fiole de la vieille prostituée, dont parle *Le Message Retrouvé*<sup>133</sup>.

---

<sup>130</sup> *Ibid.*, p. 88.

<sup>131</sup> Virgile, *Bucoliques*, VIII, 69.

<sup>132</sup> Il s'agit de l'aphorisme 76.

<sup>133</sup> Cf. *M+R*, XXX, 11 à 14.

Le passant de Dieu en **boit** puis la tend à la prostituée qui, l'incorporant en trois fois, s'en trouve totalement régénérée.

Cet or à boire fait aussi songer au miel, dont Paracelse dit qu'il est le sang du Christ<sup>134</sup>. Dans le rituel de la communion catholique, ce sang n'est destiné qu'aux prêtres (le corps étant, quant à lui, distribué à tous les fidèles). Boire à la coupe du Seigneur n'est donc pas à la portée de tout le monde, et il semble bien que ce soit là une étape assez avancée de l'Œuvre, comme le confirme cet autre verset du *M+R* :

« Celui qui est invité au banquet du Seigneur reçoit la promesse de la vie. Celui qui mange à la table du Seigneur bénéficie du don de la vie. *Celui qui boit à la coupe du Seigneur obtient la connaissance de la vie.* Mais celui qui baise le Seigneur aux lèvres repose dans le sein de la vie et commande avec le Parfait. [...] »<sup>135</sup>

La cuisson du charme de la lune précède donc le fait de boire l'or potable.

La proposition « **dit** l'élú des Philosophes » peut avoir deux significations :

- Soit il faut comprendre que l'or potable est dit (ou appelé) « élú des Philosophes » ;

- soit l'élú des Philosophes dit (ou raconte) qu'il a cuit le charme de la lune et bu l'or potable.

Terminons en signalant qu'EH utilise également l'expression « **élú des Philosophes** » en l'appliquant à Télémaque<sup>136</sup>, qui représente le disciple non mûr de la Philosophie.

---

<sup>134</sup> Cf. Paracelse, *Commentaire du Psautier de David*, t. I, Beya, Grez-Doiceau, 2023, pp. 176-178.

<sup>135</sup> *M+R*, XVI, 16'.

<sup>136</sup> Cf. Emmanuel d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., t. I, p. 10.

Puissions-nous, comme les vrais Philosophes ayant goûté aux délices de l'amour, bénéficier de cette charmante recette et boire l'huile dorée nageant dans la coupe du Seigneur !

## **2. En nocturne et secrète rencontre, se reconnu IAVE donnant la joie d'une vie.**

Le mot « **rencontre** » provient de la particule « re » et de l'ancien français « encontrer » qui signifie, d'après *Le Grand Robert*, « venir en face ». Il s'agit donc ici de mettre à nouveau face à face deux choses qui étaient dos à dos.

D'après le *Zohar*<sup>137</sup>, Adam et Ève, nos ancêtres originaux, ont été enterrés dos à dos dans la caverne de *Makpelah*, mot hébreu dont la racine כפל (*kapel*) veut dire « double » (cette racine étant apparentée au français « couple »). Notre tâche ici-bas serait de retrouver cette grotte pour pouvoir les remettre face à face.

Le *Zohar* donne des précisions sur cette double caverne : « [...] la caverne *Makpelah* dont le nom signifie : une caverne à l'intérieur d'une caverne »<sup>138</sup>. Les deux choses qui doivent être remises face à face sont donc en réalité l'une dans l'autre, et il faudrait ainsi les retourner comme un gant de manière à ce que l'intérieur devienne l'extérieur et vice-versa.

Si cette rencontre est **secrète**, c'est qu'elle a lieu dans une caverne secrète et sacrée (ces deux mots étant apparentés). Or, comme on le sait, les cabalistes ne parlent à mots couverts que du mystère de l'homme, c'est-à-dire de l'homme régénéré. Ainsi, l'aphorisme fait ici référence à la partie la plus secrète et

---

<sup>137</sup> Cf. *Zohar I, Haiei Sarah*, fol. 127a, §88, ainsi que 128a, §110.

<sup>138</sup> Cf. *ibid.*, 128a, §106.

sacrée de l'homme : le *sacrum*<sup>139</sup>. C'est là qu'Adam, notre âme divine, et Ève, notre esprit astral, doivent se rencontrer.

Si l'aphorisme dit « **en** nocturne et secrète rencontre », et non « par » (ou « au moyen de »), c'est bien parce que cela se déroule dans un endroit précis, localisé.

Cette rencontre secrète a lieu la **nuît**, dans l'obscurité, ce qui rejoint une fois de plus l'enseignement des rabbins qui expliquent que « la nuit est le secret du Seigneur »<sup>140</sup>. Ibn al-Farid, poète musulman du XIII<sup>ème</sup> siècle, confie : « Que j'aime cette nuit où j'ai pu saisir ton errance, mon demi-sommeil était le filet qui a servi à te prendre ».

C'est alors que **IAVE** se reconnaît. En écrivant le nom de Dieu de cette façon, EH veut peut-être attirer notre attention sur le fait que ces quatre lettres sont associées aux symboles des quatre éléments. Ainsi, **I** correspond à l'air, **A** (le triangle pointe en haut) au feu, **V** (le triangle pointe en bas) à l'eau, et **E** (qu'on assimile au carré), à la terre. IAVE représenterait donc les quatre éléments unis dans le pot ou le vase des alchymistes. « J'ai IAVE rallumé en un pot, dit l'êlu, sage feu en sa terre étoilée », dit l'aphorisme 39.

Ce IAVE est aussi la racine de nos sens, le voûs des anciens Grecs, selon ce qu'enseigne EH au début de son *Histoire juive III*<sup>141</sup> : « Ces rabbins sont ceux qui enseignent et qui savent. Ils savent que toutes les choses du monde Le disent sans Le profaner, Lui, le sens premier et dernier, IAVE, leur douce étude. Il est le sens de ce monde, Lui que les hommes rejettent. Aussi les maîtres ont-ils parlé aux insensés leur langage : 'à quoi la chose ressemble'. »

---

<sup>139</sup> Notons que cette vertèbre est aussi à la base de l'enseignement des Hindous sur le réveil de la *kundalini*.

<sup>140</sup> En hébreu, les mots « nuit », « secret » et « Seigneur » ont en effet la même valeur guématrique.

<sup>141</sup> On remarque qu'EH n'orthographe le nom de Dieu IAVE que dans ce seul passage du *Fil de Pénélope* (sans prendre en compte les *Aphorismes du Nouveau-Monde*) ; en général, il écrit *Iahve*, *Yavé*, ou *IHVH*.

L'aphorisme 62 est encore plus explicite : « Qu'est IAVE ? Un coq qu'espère son Ève. » C'est donc le fameux *Gabrit* du *Rosaire des Philosophes*, que EH compare au soufre, ou encore à un « cri mâle »<sup>142</sup>.

Ce IAVE **se reconnut**. Or, « se reconnaître » se dit en arabe *تعارف* (*ta'arafa*), verbe qui a donné son nom au mont *Arafat* situé près de La Mecque, parce que c'est là qu'Adam reconnut Ève. En effet, selon un *hadith*, lors du péché originel, Adam tomba sur le mont Everest tandis qu'Ève tomba sur le mont Arafat. Lorsqu'au fil des siècles, Adam se convertit à l'islam, il entreprit l'incontournable pèlerinage à La Mecque, et en arrivant au mont Arafat, il reconnut Ève.

Si on dit qu'il **se** reconnut, et non qu'il reconnut Ève, c'est sans doute parce que Ève est une partie de lui-même, étant née de sa côte.

Ajoutons qu'en français, le mot « **connaître** » vient de *cum-nasci*, « naître ensemble ». Quand Adam et Ève se reconnaissent, commence donc une nouvelle naissance ou palingénésie. Et comme dans le langage biblique, on utilise le mot « connaître » en référence à l'union sexuelle (on dit par exemple qu'Abraham « connut » sa femme), on comprend qu'après s'être rencontrés, c'est-à-dire après avoir été remis face à face, Adam et Ève se sont unis sexuellement.

Cette union **donne la joie d'une vie**, une joie qu'on devine délicieusement érotique, comme celle que connaît la belle femme représentée sur la lame du Tarot *Le Monde* et qui n'est autre que Ève régénérée, comme l'enseignait EH. Elle danse sur l'or, qui, lui, chante d'une voix grave. Il pénètre en elle et lui procure une jouissance qui dépasse largement les petits plaisirs éphémères que nous connaissons pour l'instant. Connaître cette joie divine, c'est, cher lecteur, toute la grâce que nous te souhaitons comme à nous-mêmes !

---

<sup>142</sup> Cf. E. d'Hooghvorst, « À propos de la *Turba Philosophorum* », dans *Le Fil de Pénélope*, op. cit., t. I, p. 400.

### 3. Par l'Isis allumant l'Osiris méprisé, se lia pensée vive.

Le mythe d'**Isis** et **Osiris**, relaté par Plutarque et résumé magnifiquement par EH dans « Sur l'âne-philosophe » et dans « Le dédale »<sup>143</sup>, est bien connu et voici l'essentiel de son enseignement : Isis, qui représente le volatil, erre dans le ciel ; elle est séparée de son bien-aimé et frère Osiris, dont le corps momifié et mutilé, indique, quant à lui, le fixe ou encore le saint Verbe émasculé et désireux d'être revivifié pour pouvoir à nouveau parler. Le but de la quête des croyants que nous sommes est donc qu'Isis nous rende prophètes en ressuscitant ou en **allumant** notre Osiris.

L'aphorisme qualifie Osiris de « **méprisé** ». Peut-être faut-il entendre le terme méprisé, dérivé de « mal pris », comme d'un levain qui ne prend pas. Ainsi, le vieil Osiris serait méprisé car impuissant à faire fermenter la pâte du monde. Mais ceci n'est qu'une supposition personnelle.

Tentons à présent d'en apprendre davantage sur la **lumière** née d'Osiris allumé par Isis.

Un verset du *M+R* dit : « L'Esprit de Dieu, en revenant sur lui-même, produit la lumière »<sup>144</sup>. Or, « lui-même » se traduit par **עצם** (*etsem*) en hébreu, et si ce mot indique bien le pronom réfléchi, son sens fondamental est celui de « os ». C'est donc en revenant sur son os, l'os sacré ou sacrum, que l'Esprit de Dieu, Isis, produit la lumière.

Un petit détour par la langue latine fera encore mieux comprendre ce dont il s'agit. En latin, deux mots existent pour désigner la lumière : *lux* et *lumen*. *Lux* indique l'océan de feu, circulaire et infini, se trouvant au-delà des étoiles fixes<sup>145</sup> ; quant à *lumen*, c'est le luminaire, le support indispensable à la

---

<sup>143</sup> Cf. *ibid.*, pp. 351 et ss., ainsi que pp. 357 et ss.

<sup>144</sup> *M+R*, XIX, 23".

<sup>145</sup> Telle est aussi, pour les Anciens, la définition de « Dieu ».

manifestation de la *lux*. Ainsi, en descendant sur terre, la *lux* « allume » le *lumen*. Voilà l'union lumineuse d'Isis et Osiris, ou encore, de l'Esprit de Dieu et de son os. « Lumière sur lumière »<sup>146</sup>, est-il encore écrit dans le *Coran*.

Mais allons plus loin : lors du *Sabat des sorcières*, celles-ci dansent autour du diable, nommé Léonard, et lui baissent le sacrum (on dit vulgairement « l'anus »). Elles représentent, d'après EH, la matière volatile qui danse autour du fixe : « Cette lumière de la corne (cornue) diabolique, pour peu qu'elle soit décrite comme une *lumière bleue*<sup>147</sup>, fait songer à cette première conjonction à partir de laquelle se fait le mercure des Philosophes, où *les parties volatiles dansent autour du fixe avant d'être peu à peu digérées en lui par cuisson*. »<sup>148</sup>

La lumière bleue évoquée ici, qui est plus exactement améthyste, apparaît en un éclair au début de l'œuvre, lors d'une nuit terrible<sup>149</sup>. Après avoir assisté à cet éclair lumineux, le disciple devra retourner aux ténèbres nécessaires à la cuisson (la lumière étant abiotique). C'est alors *par décantation* qu'Osiris luirait petit à petit. Cattiaux dit en ce sens : « Comme une terre promise abreuvée d'innocence, je me livre à celui qui débrouille ma nuit et *mon cœur se décante dans le repos et luit* ».

À la couleur améthyste, qui est la première de toutes, succèdent diverses couleurs. Les rabbins expliquent en effet que quand les sept sephirot inférieures sont allumées par les trois supérieures, elles brillent avec des lumières différentes, bien qu'elles soient causées par une lumière unique. On trouve un enseignement similaire dans la tradition chrétienne qui nous fait décorer notre sapin de Noël avec des boules colorées. C'est que la petite étoile qui se trouvait au pied du sapin monte par le cœur de l'arbre pour produire finalement des boules métalliques et pesantes, de formes et de couleurs variées.

---

<sup>146</sup> Cf. *Coran*, XXIV, 35 (sourate Al-Nour).

<sup>147</sup> Seule exception : ici, les italiques sont de l'auteur.

<sup>148</sup> Emmanuel d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., t. I, p. 206.

<sup>149</sup> Cf. *ibid.*, pp. 190 et ss., ainsi que p. 110.

À présent que nous en savons plus sur cette lumière née d'Isis et Osiris, passons à la suite.

EH utilise l'expression « **pensée vive** » pour désigner les sept troupeaux des vaches du soleil, qui représentent, selon ses explications, le feu éthéréen, nourriture de ce bas monde, ou encore le prana des orientaux, c'est-à-dire une pensée intelligente et ignée qui cherche la terre où s'incarner. Les compagnons, qui sont les mauvais alchimistes, se repaissent de ces vaches en dépit des instructions d'Ulysse. « Ils dévorent la *pensée vive* sans la cuire sagement et ne devinent le mot dont ils n'épient que le cadavre. »<sup>150</sup> Cette pensée vive est donc, comme Isis, dans les hauteurs. Est-elle Isis elle-même ou bien l'âme du monde qui la contient ?

Quoi qu'il en soit, quand cette pensée est **liée**, c'est qu'elle s'incarne en un beau corps vénusien. En effet, en latin, *Venus* vient de *vincire* qui signifie « lier » ; la déesse porte d'ailleurs une jolie ceinture. Ce lien d'amour unit ce qui était séparé, c'est-à-dire Isis et Osiris.

En résumé, quand Isis ou la pensée vive se lie à Osiris par un lien d'amour, il se produit une lumière, mais une lumière double, où les parties volatiles dansent autour du fixe. Cette lumière, qui apparaît d'abord en un éclair améthyste, siège dans le sacrum où, par décantation, elle grandit de plus en plus tout en prenant des couleurs différentes.

---

<sup>150</sup> *Ibid.*, p. 96.

#### 4. Prophète sans Y moralise ce monde et l'Art d'amour perdu n'a fête revenue.

La première partie de cet aphorisme est ambiguë grammaticalement, car le sujet du verbe « moralise » peut être soit « prophète », soit « monde ».

Mais tâchons avant tout d'approfondir le sens des mots employés :

L $\mathbf{Y}$ , célèbre lettre pythagoricienne, dont les deux cornes font songer au symbole astrologique du bélier, indique le double sens des écrits prophétiques qui égarent les uns tout en guidant les autres, *deo juvante*<sup>151</sup>. C'est la « croisée des chemins », située par Virgile à l'entrée des enfers. C'est aussi la forme du fameux rameau d'or (d'un or malléable<sup>152</sup>), dont Énée doit se saisir lors de sa descente dans le royaume de Pluton. De la branche large, *ramus*, sort une fine branche, *virga*, mot qui désigne aussi une baguette magique ou encore, la baguette de Mercure.

D'après EH, cet Y est également signifié par la massue en bois d'olivier taillée en pointe par Ulysse et ses compagnons puis fichée dans l'œil du cyclope<sup>153</sup>. Or, malgré que Polyphème ait été aveuglé, il « n'erre en son dire » et prophétise. Dès lors, le **prophète sans Y** serait-il le cyclope avant qu'on lui ait fiché dans l'œil cette baguette magique ?

La **morale** est ce qui sépare le haut du bas ; c'est la ceinture du Mat des Tarots, la lame sans nombre. Coupés de notre fondement, nous vivons ainsi « tout en hauteur, en honte du postère »<sup>154</sup>, à rêver d'un monde meilleur plus juste, plus égal ; nous voudrions recréer nous-mêmes un paradis, au lieu d'implorer le secours de Dieu pour qu'il nous délivre des affres du monde. Sur un plan plus personnel, la morale nous incite à vouloir nous réformer et nous amender par nos propres forces,

---

<sup>151</sup> Cf. *ibid.*, pp. 124 et 125.

<sup>152</sup> Cf. *ibid.*, p. 246.

<sup>153</sup> Cf. *ibid.*, p. 44.

<sup>154</sup> *Ibid.*, p. 257, ainsi que l'aphorisme 103.

alors que nous devons nous remettre entre les mains de Dieu, tout pécheurs que nous sommes. Il remplacera alors, si telle est sa volonté, le savon extérieur et superficiel dont nous nous servons en moralisant, par un puissant détergent intérieur qui nous rendra tout propres, durablement !

Ajoutons que le grand moralisateur, qui nous pousse sans relâche à nous élever en reniant notre sacrum, n'est autre que Satan lui-même. Or, nous voyons que le mot « **monde** » est anagramme de « démon ». Ainsi, on pourrait peut-être comprendre le début de l'aphorisme comme ceci : « Le démon, Satan, coupe en deux le grossier cyclope que nous sommes pour l'instant en attendant que nous soit donné l'Y qui nous rendra autrement plus distingués ».

**L'Art d'Amour** consiste à unir deux choses qui étaient séparées, de sorte qu'elles puissent à nouveau parler, car le mot « amour » a la même consonnance que l'hébreu אָמַר (*amar*) qui veut dire « parler ». Bien entendu, cette union est exempte de mort (« amour » ou *amor* venant de *a-mors* en latin, ce qui signifie « sans mort »).

Quand on **perd** cet Art prophétique, c'est-à-dire quand nous ne sommes plus reliés à une tradition vivante, il n'y a pas de fête revenue.

Le mot « **fête** » vient du latin *fari* qui signifie, lui aussi, « parler », et qui a donné le mot *fatum*, « destin divin ». Cette fête, c'est le Grand Art, qui procure une jouissance continue. « C'est la *fête* où le roi pubère s'amuse et rit en son Olympe, c'est le Grand Art auquel aspirent, par les opérations du Grand Œuvre, les sages chymistes. »<sup>155</sup>

Quelle fête lorsque l'enfant prodigue, après moult péripéties plus porcines les unes que les autres, **revient** au bercail !

---

<sup>155</sup> Cf. *ibid.*, p. 102.

## 5. En la sainte montagne où l'azur se dépose, Amour se crée un corps que du feu lie en l'or.

Pour aborder cet aphorisme, commençons par rendre compte de quelques phénomènes naturels :

Le mercure est très présent au sommet des **montagnes**, ce qui fait que l'air y est plus pur qu'ailleurs. Il se condense dans la neige et la rend féconde ; cette neige, qui se déverse dans les vallées, fertilise les plaines. Remarquons aussi que c'est dans les montagnes que se forment les filons métalliques, dont la première matière n'est autre que ce mercure ou « nitre des monts », qui se cuit dans les anfractuosités rocheuses et devient métal.

Gardant en mémoire ces phénomènes, entrons à présent dans les mystères de l'hermétisme : cette montagne est une terre basse qui s'élève par l'action d'un feu, un feu bouté par l'adepte, bien entendu. Quand cette terre a atteint une certaine hauteur, elle reçoit de l'eau. La boue formée redescend alors et, tel un sperme, féconde l'en bas.

Ce mystère de la montagne est celui de la **sainteté** : c'est le début de l'œuvre, qui doit aboutir à la sagesse.

La **sainte montagne** correspond chez les Grecs au mont Cyllène, au sommet duquel Maïa a mis au monde Mercure, dans la neige ; et chez les Hébreux, au mont Horeb (sur lequel Moïse vit le buisson ardent), qui est « le vaisseau et le récipient immédiat des cieux »<sup>156</sup>, ou encore au mont Sinaï (dont le nom signifie « boue ») où la Torah fut transmise à Moïse.

L'**azur** s'y dépose ; cet azur est le nitre des monts qui se dépose sur les montagnes pour former les métaux : « Ne voit-on pas, par les trois fenêtres de cette tour, qu'elle se remplit de ce grand air qu'est l'azur céleste ? C'est là le noble sang bleu qui va peu à peu se figer en miel de charité. C'est ce même nitre

---

<sup>156</sup> Thomas Vaughan, *Œuvres complètes*, op. cit., p. 368.

coruscant, appelé aussi nitre des monts, qui fut manifesté au sage Moïse, dans la nuée au milieu des éclairs. Nous voyons donc ici, avec ce grand don, le commencement de l'œuvre de la cabale chymique ou mystère de la création. »<sup>157</sup> Ce nitre-azur est la partie la plus subtile de l'air, agent de toute vitalité dans ce monde.

Il « **se dépose** vierge au sommet des montagnes et s'écoule ensuite par les pores de la terre pour y engendrer les métaux, et par les torrents pour fertiliser les vallées. »<sup>158</sup> Il se dépose, c'est-à-dire qu'il va de haut en bas ; mais c'est « **en** la sainte montagne » et non « sur la sainte montagne » que l'amour se crée un corps. Ce corps se crée donc en bas.

L'**amour** est, comme nous l'avons vu, l'union du haut et du bas, de même que le sel est l'union du mercure et du soufre. Dans un autre aphorisme, EH utilise ainsi l'expression « Amour-Sel ». Le sel qu'est l'amour produit un son<sup>159</sup> et fond. Si au début il est très acide ou amer, à l'image de la Vierge Marie dont on dit qu'elle commence par être amère (*Maria* est apparenté à *amara*), il doit être adouci.

Ce sel **se crée un corps**, et devient donc de plus en plus métallique.

Il est dit en outre qu'il est **lié en l'or**<sup>160</sup> **par un feu**. C'est probablement un feu doux qui lie l'or en le coagulant peu à peu. Ainsi, EH disait que la chose que nous cherchons ressemble à un rayon de miel dans un arbre creux.

Puissions-nous devenir cet arbre creux pour pouvoir être remplis de ce précieux nectar auré !

---

<sup>157</sup> Emmanuel d'Hooghvorst, *Le Fil de Pénélope*, op. cit., t. I, pp. 250 et 251.

<sup>158</sup> *Ibid.*, p. 113.

<sup>159</sup> Cf. *Fit sonitus spumante salo*, « Se fait un son du sel (ou de la mer) écumant » (Virgile, *Énéide*, II, 209).

<sup>160</sup> « Lien de l'or » est précisément l'étymologie du prénom « Aliénor ».



Sandrine Calonne, *Les Noces de Cana*